

Naissance et autres désagréments

Jean-François Beauchemin

Volume 8, numéro 2, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauchemin, J.-F. (1993). Naissance et autres désagréments. *Brèves littéraires*, 8(2), 10–16.

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Naissance et autres désagréments

Mon débarquement ici-bas, fort attendu par ma mère qui, vers la fin de sa grossesse, en avait jusque-là de promener mes quatre kilos de nonchalance, ne me disait quant à moi rien qui vaille. J'en retardais donc depuis quelques semaines déjà le moment fatidique, car rien ne m'indisposait autant que la perspective d'aller gonfler les rangs de l'humanité qui s'agitait hors du ventre de maman, et dont l'écho consternant parvenait à mes oreilles prématurément échauffées.

Mais cet ajournement ne pouvait être reconduit *ad infinitum*, et je pressentais qu'avant longtemps j'aurais à rendre des comptes. Un jour vint en effet où, tendant une oreille indiscreète, je perçus au dehors un inhabituel et menaçant remue-ménage.

Ça y est, me dis-je, c'est pour aujourd'hui.

À ce que je pouvais déchiffrer du bavardage émis par la petite troupe de praticiens rassemblée autour de maman, l'heure était venue de me signifier haut et fort de bien vouloir naître. Après quarante-deux semaines d'une gestation que j'avais souhaitée beaucoup plus longue, j'étais évincé pour cause de prolongement indu de séjour.

À l'hôpital, me prêtant de toute évidence des intentions bellistes, et flairant sans doute quelque complication dans l'exécution de mon délogement utérin, on avait dépêché au che-

vet de ma génitrice une armée d'accoucheurs gantés, masqués et aseptisés, prêts à lâcher les chiens ou à lancer les bombes lacrymogènes au premier signe de rébellion de ma part, moi qui pourtant avais flotté jusqu'à ce jour dans un océan de pacifisme et d'aménité. Il est vrai qu'un tel déploiement d'artillerie eut pour effet de stimuler une certaine tendance chez moi à l'esprit de contradiction, me suggérant de m'abandonner à l'espèce d'élan combatif qui montait petit à petit en moi, et qui, bien qu'insoupçonnable jusque-là, n'en était pas moins fort authentique.

Retranché dans mon abri, les mains en porte-voix, je m'étais mis à hurler des injures à cette bande d'huissiers, leur notifiant mon aversion pour leurs petits desseins d'obstétriciens. Cette première tactique ne les intimidant pas beaucoup, j'usai de ruse et de contorsions et leur présentai mes fesses, ce à quoi ils répliquèrent presque aussitôt par d'habiles manipulations de l'abdomen maternel, me forçant bientôt, en une acrobatique et impérative manœuvre de retournement, à plonger la tête la première vers la sortie tant redoutée.

Vexé, mais me refaisant illico une contenance, je rétorquai par une série de simulations. Rien n'y fit, toutes mes feintes : palpitations cardiaques, étranglement, convulsions, toux sèche, calvitie, acidité gastrique, psoriasis, pied d'athlète et épanchement de synovie ne semblèrent pas ébranler leur intention ferme de m'inclure une fois pour toutes dans la grande famille du genre humain.

Désireux de gagner quelques minutes afin de repenser mon plan de bataille, je tentai de détourner leur attention vers maman en provoquant chez celle-ci, par un rapide et judicieux petit travail de plomberie, une vertigineuse chute de tension artérielle, inoffensive en vérité mais alarmante du point de vue de ces messieurs. Cela eut son petit effet, la horde d'extracteurs de bébés s'étant un moment désintéressée de moi pour s'agglutiner en des régions plus éloignées, se consacrant avec beaucoup d'émoi et d'exclusivité au mécanisme anatomique de maman, s'efforçant en particulier de sortir de sa syncope cette femme

qui décidément, me disais-je, devait commencer à regretter de s'être lancée dans l'aventure de ma conception, ne soupçonnant alors visiblement pas tous les efforts dont j'étais capable afin de poursuivre au-delà des neufs mois réglementaires l'occupation de mon petit intérieur.

Cependant ma mère recouvrait peu à peu ses esprits. Cette brève récréation terminée, chacun revint à son poste. Mais tout cela, semble-t-il, avait trop duré : ils se fâchèrent.

Parce que j'ai cru, à la vue des forceps, qu'ils allaient me décoller de là comme une vulgaire crêpe, surtout parce que je réalisai bientôt que mes opposants étaient plus têtus et surtout plus aguerris que moi, parce qu'ils étaient plus grands, plus gros et plus forts, bref, parce que le match était foncièrement inégal, leurs efforts eurent raison de ma résistance et il me fallut agiter le drapeau blanc de la reddition et me résoudre à voir le jour.

Mol inédit, je me coulai donc sur le drap, dérapant au passage sur je ne sais quel instrument aratoire, pour ensuite me laisser intercepter avec docilité par un médecin qui, sans beaucoup de ménagement, m'exhiba, lapin enfin débusqué, à l'assemblée applaudissante et à ma mère exténuée. Les acclamations ayant cessé, la première chose que j'entendis fut le cri de victoire de tous les médocastres présents, ce qui me fit entonner une assez pathétique tirade de gémissements et de pleurs, parce que je réalisai soudainement que, si jeune encore, je venais déjà de perdre ma première bataille.

*

Si la tête est ainsi faite qu'elle efface peu à peu les choses de sa maigrelette mémoire, le corps, lui, cet appareil aux mille oreilles, aux mille capteurs, cette centrale aux innombrables téléphonistes, ce vigile, ce veilleur attentif à tout, le corps, dis-je, cette fabuleuse boîte à souvenirs, n'oublie rien.

Aussi l'espèce de placidité amniotique dans laquelle j'avais baigné depuis le jour de ma conception se transforma-t-elle pour moi, au cours des quelque vingt heures de combat acharné qu'avait duré l'accouchement, en une angoisse chronique qui ne m'a plus quitté depuis, sorte de raidissement généralisé, de résidu indélébile, d'ecchymose existentielle résultant de cette contusion, que dis-je, de ce traumatisme, de ce Waterloo métabolique qu'avait été ma naissance.

Non seulement avais-je été très sèchement expulsé des eaux de ma mère, mais j'avais de plus l'impression d'avoir été ce jour-là le dindon d'une sinistre farce, troquant mon cordon ombilical pour une lourde chaîne, opération me libérant certes le nombril mais m'enserrant dès lors dans un inconfort inqualifiable les deux chevilles.

Traînant mon boulet, j'appelais à présent de mes vœux la mort qui, cependant, me flanquait une trouille irrépressible dès que j'en entrevoyais les obscures et inquiétantes conséquences, me forçant ainsi toujours à remettre à plus tard le projet de mon suicide. Car si je ne souhaitais pas vivre, l'idée de mourir m'épouvantait bien au-delà de ce que tout poltron digne de ce nom peut ressentir à cette pensée. La mort. On n'avait qu'à prononcer ce mot en ma présence pour que me reprenne de plus belle l'angoisse dont j'avais été saisi au moment précis où l'on m'avait déraciné de l'utérus climatiquement irréprochable de maman, après neuf mois d'un flegme souverain. Pour tout dire, la pensée de disparaître à jamais, en entier, d'être en somme si périssable et si peu recyclable, de n'être pas même semblable au serpent qui mue, me rejetait dans un état proche de l'effarement.

Je développai bientôt, en marge de mon angoisse opiniâtre, un comportement truffé de symptômes divers plus ou moins alarmants. L'un d'entre eux s'était révélé dès mes premières paroles d'enfant par une inflation verbale qui, encore à présent, se manifeste dès que j'ouvre la bouche pour parler et même, on le voit, lorsque je couche mes phrases sur le papier.

Les spécialistes de la psychologie moderne, avec lesquels j'ai beaucoup commercé dans les années qui suivirent, apposèrent assez tôt sur cette flatulence langagière leur implacable diagnostic : «Prolixité circonlocutoire d'origine congénitale». Nom quasi imprononçable mais manifestation courante, disait-on, «chez les individus à la personnalité de type compulsif mais ne souffrant par ailleurs d'aucun trouble mental appréciable». Cette dernière précision, quoique me clouant un peu plus encore au mur du désespoir, avait tôt fait cependant d'apaiser les craintes de mes parents qui ne se formalisèrent plus outre mesure, dès lors, de mon discours périphrasé.

Je comptais en outre parmi l'arsenal de mes symptômes psychotiques de tritnants accès d'hallucinations visuelles et auditives, petit cinéma de mes oppressions grandeur nature. Les mêmes experts en topographie mentale s'accordaient à expliquer ces supercherries sensorielles comme étant chez moi le fruit d'un mécanisme de défense, sorte de soupape de sécurité par laquelle s'échappait le trop-plein d'anxiété qui certains jours s'accumulait en moi, avec la bouillonnante impuissance d'une carotte exsudant sa sève dans le sauna exigü d'une marmite autoclave. C'est du moins l'image qui m'était venue à la lumière des renseignements cliniques qu'on m'avait fournis. Cette allégorie obsédante me plongea dans des abîmes de détresse et d'appréhension, car je me mis à me percevoir comme une sorte de bombe humaine menacée à tout moment d'éclatement, éparpillant à la ronde, le cas échéant, les débris innombrables de son mal de vivre.

*

Après avoir traversé les affres d'une enfance jalonnée de frayeurs diverses, d'expériences navrantes et de traumatismes concluants, j'étais entré dans cette époque infréquentable de la vie où notre propre corps, réalisant une seconde fois le malheur d'être né, se rebiffe et se venge, furieux d'avoir été jadis soustrait à la paresse moelleuse et impénitente de sa matrice, en nous affublant de bizarreries morphologiques, vocales et glandulaires des plus grotesques, tandis que l'esprit lui-même,

appendice servile, se pénètre des idées les plus saugrenues. L'on se trouve ainsi, sans l'avoir demandé, sournoisement sandwiché entre l'enfance et l'âge adulte, affichant l'air dégingandé, hybride et ambigu de ces deux états confondus en une approximative esquisse d'être humain, plus proche en fait du Cro-Magnon que de l'honnête contribuable.

Je découvrais donc avec un abattement assez semblable à celui qui s'était rué sur moi plus tôt dans la vie, alors que je pressentais déjà le merdier dans lequel j'avais mis le pied en venant au monde, que l'adolescence, cet âge coincé, ridicule et acnéique, m'était tout à fait insupportable.

Je n'étais pas des plus sensibles; cependant je ressentais avec une acuité exacerbée les choses qui, aux yeux d'autrui, passaient pour les plus anodines. Il m'était désagréable que mes pieds, malgré le bain javellisé auquel je les astreignais chaque jour, persistent à répandre dans l'atmosphère, dès que je les libérais de la prison de mes chaussettes, une douteuse odeur de parmesan vieilli. De même, mes bras trop longs, mes mains trop larges et ma peau trop blanche, un comédon ou une pilosité nouvelle qui me défiguraient à coups répétés le portrait, mes cordes vocales qui me propulsaient la voix dans la stratosphère, mes glandes qui m'émoustillaient plus que de raison au moindre spectacle d'une fille à peine nubile, tout cela contribuait, jour après jour, à me saper encore plus le moral.

Ces afflictions diverses, ainsi que d'autres non moins darwiniennes, me faisaient en outre réaliser pour la première fois que j'étais aux prises avec ce phénomène fâcheux quoique commun à beaucoup d'êtres vivants : le vieillissement.

Déjà je ne concevais plus la vie que comme un effroyable processus de dégénérescence dont le point culminant, indice patent et oppressant de la proximité de la mort, était la métamorphose du cerveau en un légume tristounet, mal assaisonné et mijotant dans cette sorte de casserole cabossée qu'est la boîte crânienne des vieillards.

Ainsi j'allais à mon tour devenir bedonnant, grisonnant, ronflant, pantoufflard, radoteur, grippe-sous. J'allais porter des dentiers, moins pour mordre dans mon steak que pour épater la galerie quand le sourire serait de rigueur. Je m'appuierais sur une canne et, Tour de Pise ambulante, j'attendrais le jour inéluctable de l'effondrement. J'allais assister, impuissant, à l'oxydation de ma prostate, à l'avachissement de mes chairs, à l'émiettement de mes os et au ramollissement de mes hémisphères cérébraux. Cela sans parler des oreilles qui s'agrandissent, du nez qui se crevasse, du cœur qui s'essouffle, des joues qui s'affaissent, des yeux qui s'éteignent et se délavent, de la colonne vertébrale qui se ratatine, et de toutes les indispositions : surdité, presbytie, arthrite, sénilité, varices, lombago, incontinence et autres calamités qui vous sautent sur le dos sans crier gare sitôt dépassée la crise de la puberté.

J'aurais aussi à subir toute une suite de tribulations, rites initiatiques préalables à l'intronisation de l'homme dit civilisé au panthéon de l'ineptie humaine : j'allais apprendre, puis exercer un métier qui chaque jour me cantonnerait dans un bureau où j'irais crever d'ennui, j'aurais le cheveu gominé et bien rasé sur la nuque, la moustache touffue et proprette, la morale en laisse et la politesse prépondérante, l'eau-de-toilette bon marché et la démarche droite, la cravate amidonnée, portée comme un trophée, le pantalon indéfroissable et la mallette lucrative. J'allais pendant des années m'enfourner dans un mariage vitriolique puis, comme on dit, fonder une famille, fabriquer des petits aussi névropathes et prépsychotiques que moi-même, qui me lanceraient dans un état dépressif permanent, imparable et mortifiant. Et déjà, j'imaginai avec dépit cette trainée de bambins me ressemblant, alevins, vairons, épinoches comme moi retirés sportivement de l'onde originelle, menu fretin promis à la friture, à la salaison, au séchage, bref, offert aux hommes et à la vie, cette poissonnerie fébrile et miasmatique.